

Almanda Walker-Marchand de Lucie Brunet (Ottawa, L'Interligne, 1992, 304 p.)

Claire Quintal

Numéro 3, 1993

Le français, langue maternelle, en milieux minoritaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004449ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004449ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quintal, C. (1993). Compte rendu de [*Almanda Walker-Marchand* de Lucie Brunet (Ottawa, L'Interligne, 1992, 304 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (3), 111–112. <https://doi.org/10.7202/1004449ar>

ALMANDA WALKER-MARCHAND

de LUCIE BRUNET

(Ottawa, L'Interligne, 1992, 304 p.)

Claire Quintal

Ex-présidente de la Fédération féminine franco-américaine

et Directrice de l'Institut français

(Assumption College, Worcester, Massachusetts)

Almanda Walker-Marchand : quels beaux noms de famille pour conjurer le sort du déchirement entre deux sociétés, pour briser le cercle vicieux des « deux solitudes » canadiennes ! Lucie Brunet, auteure de cette biographie d'Almanda Walker-Marchand, fondatrice et présidente pendant 32 ans (1914–1946) de la Fédération des femmes canadiennes-françaises, nous décrit cette femme d'hier en termes d'aujourd'hui grâce à l'ajout de textes-commentaires intercalés entre les chapitres de son livre.

La lecture du livre nous met en contact avec une époque aussi bien qu'avec une femme et son milieu. Époque du Règlement XVII et de ses conséquences désastreuses pour les francophones de l'Ontario, époque aussi de la Première Guerre mondiale — c'est ce fléau qui déclencha l'œuvre de fondation des femmes canadiennes-françaises —, puis de la Deuxième Guerre avec, entre temps, les efforts entrepris par les femmes pour faire valoir leurs droits politiques, pour protéger les quintuplées Dionne, pour venir en aide aux mères nécessiteuses pendant la crise des années 30.

Canadienne française de cœur — n'a-t-elle pas insisté pour que l'on chante l'*Ô Canada* dans une réunion de femmes anglophones — il y avait en Almanda Walker-Marchand (1868–1949), de par son sang écossais, un sens inné de ce qui est réalisable dans un contexte donné.

Ce livre, écrit par une féministe, donne des détails intéressants concernant les combats qu'ont dû livrer les femmes canadiennes, surtout les Québécoises, pour obtenir le droit de vote. Les grandes figures de proue du féminisme canadien, aussi bien anglophones que francophones, sont passées en revue grâce aux connaissances poussées de l'auteure dans ce domaine. L'attitude passiviste du Québec en cette matière est bien mise en évidence ainsi que l'emprise, parfois étroite et méfiante, du clergé en matière d'activités féminines en dehors du foyer.

La charte de la Fédération des femmes canadiennes-françaises donne le droit à celle-ci de s'étendre « non seulement au Canada, mais... partout en Amérique du Nord ». Dommage que les femmes d'origine canadienne-

française vivant en si grand nombre aux États-Unis n'aient pas été incluses dans ce mouvement de rapprochement et de coopération entre les femmes francophones. Quels liens culturels durables cela aurait pu nouer des deux côtés de la frontière!

Les secteurs d'activités envisagés par la FFCF sont nombreux : fondation de colonies de vacances, de maisons de repos, de lits d'hôpitaux, d'ouvrirs, de dispensaires et de « gouttes de lait ». Cette liste nous en apprend long sur l'importance et la nécessité de la charité privée à une époque où les gouvernements ne s'impliquaient pas suffisamment.

Almanda Walker-Marchand, qui se sentait à l'aise dans les deux langues officielles du pays et dans ses deux cultures dominantes, était toute désignée, semble-t-il, pour être la fondatrice de cette fédération. Femme d'un milieu aisé, ayant des liens de parenté ou d'amitié avec l'élite politique d'Ottawa et du Québec, elle pouvait de par ses moyens — mais encore fallait-il le vouloir — mener à bonne fin la tâche gigantesque d'unir, par des liens associatifs, les femmes canadiennes-françaises de ce vaste pays. Ces femmes, dispersées, isolées, ne connaissant souvent que leur foyer et leur paroisse, se sont retrouvées du jour au lendemain avec une identité nationale qui décuplait leurs forces au-delà de leurs plus beaux rêves. D'où la méfiance de certains curés et de certains maris aussi, à coup sûr, qui ont tenté, parfois avec succès, d'entraver la mise sur pied des sections locales de la FFCF.

En nous livrant les commentaires de son « double », Josette Montreuil, sur la vie et l'œuvre de la présidente fondatrice de la FFCF, Lucie Brunet met en évidence l'écart frappant entre la pensée et les ambitions des femmes canadiennes-françaises des années 20, 30, 40 et celles de leurs propres filles et petites-filles. La gageure de l'auteure, car c'en était une, risquait de « vieillir » l'action de la FFCF sous sa première présidente, qui n'avait que la vaillance et les visées que l'Église et les gouvernements permettaient aux femmes d'hier. Le risque en valait-il la peine? Oui, car il faut tout de même accorder à l'auteure le très grand mérite d'avoir évité d'occulter les qualités d'organisatrice et les réussites indiscutables d'Almanda Walker-Marchand, par ce contraste qu'elle établit entre plusieurs générations de femmes dont les modes de vie sont diamétralement opposés.

Il était grand temps de mettre en évidence les réalisations d'une figure de proue comme Almanda Walker-Marchand. Les lecteurs ne doivent pas oublier toutefois qu'elle a laissé en place une fédération qui, encore aujourd'hui, veille aux besoins multiples des femmes canadiennes-françaises et qui, s'inspirant toujours des qualités hors pair de leur fondatrice, accomplit dans des milieux très divers de belles et de grandes choses. Ces femmes se sont avérées être les dignes descendantes et continuatrices de celle qu'elles aimaient appeler leur « mère », la fondatrice de la FFCF.